

Philippe Delerm

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Delerm

Seuil

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Philippe Delerm

L'extase du selfie

et autres gestes qui nous disent

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TRENTE EXEMPLAIRES
DONT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN 978-2-02-134285-7 (éd. brochée)
ISBN 978-2-02-142899-5 (éd. de luxe)

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Les embarras du vapotage

Fumer, c'est mal. Redoutable pour soi, et aussi pour les autres. L'idée s'est installée, avec beaucoup d'ahans, beaucoup de peine. Davantage que les phrases dissuasives, davantage que les photos apoplectiques des muqueuses rongées, l'anonymat des paquets de cigarettes aura fini par l'emporter. Ou presque. Mais c'est sans doute dans la gestuelle que le besoin de fumer subit sa récession la plus spectaculaire. Avec le vapotage, l'aveu public de l'addiction a pris une apparence un peu furtive, un peu honteuse. On n'ose pas même dire que la cigarette électronique se fume. Elle se biberonne en retrait, visage penché, regard fuyant. C'est comme le camouflage approximatif des adolescents dans les couloirs de lycée autrefois, dissimulant entre deux bouffées leur bâton fumant sous

le caban, dissipant de l'autre main les volutes trop assoupies.

Pourtant, le vapotage ne se cache pas. Mais la combustion appelle une forme de repli, et presque de rétractation. Il y a là une expression purement matérielle a priori, dépendante de l'objet. Mais on ne peut s'empêcher d'y ajouter une dimension sociétale, et d'y glisser un peu d'éthique inconsciente. La cigarette électronique est par essence un ersatz. Avec elle, la dépendance ne saurait être triomphante. La vraie cigarette reste en encombrant et diaphane suspens au-dessus de sa remplaçante. Elle s'incarnait, elle s'incarne encore dans des mythologies variées, des postures allant de la virilité la plus compacte à la féminité la plus mystérieuse. Elle était, elle est encore à la fois Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Elle est pour toujours ce nuage atomique d'intelligence planant sur les émissions de Bernard Pivot et de Michel Polac. Elle est Gainsbourg glissant vers Gainsbarre, un fumeur de Gitanes provoquant la mort. Son style, son éloquence ont le charme du suicide savouré.

Rien de tel avec le vapotage. On l'a cru d'abord inoffensif, ce qui est bien insultant pour un rituel d'autodestruction. Un doute s'est levé, qui ne profite pas encore à l'avènement d'une

mythologie nouvelle. C'est à cause du geste.
Triste dans son recueillement, son aparté, son
jansénisme retranché d'épicurien maussade.
Un jour il y aura peut-être un Gainsbourg
vapoteur. On ne peut pas vraiment l'imaginer.
En attendant, il nous faut vivre, ou bien fumer.
Car fumer tue. Mais vivre tue, aussi.

Un verre à la main sans le boire

On a le verre de vin à la main, trois doigts en prise sur son galbe, le pouce vers le corps, l'index et le majeur à l'extérieur, annulaire et auriculaire dispensés de la mise en scène. Car c'est un jeu, d'emblée, une posture – même et surtout si l'on feint de regarder ailleurs, de se livrer à la conversation. Tout est délectable.

Le haut du verre pourrait paraître menacé, mais l'arrondi de son assise est bien campé dans la main ferme qui cache et semble protéger le vin rouge ou le blanc – presque toujours le rouge. C'est un geste du soir, plutôt quand on est deux, que les paroles peuvent s'espacer, laisser la place à des clairières de silence. On dînera peut-être, ou presque pas. Ou bien on a dîné, si peu, il y a longtemps déjà, on n'a bu que de l'eau.

C'est mieux quand il fait nuit dehors. On déambule de pièce en pièce, de lampe basse en livres dispersés. On a mis de la musique doucement ; une pavane pour infante défunte jouera si bien la partition d'un soir qui veut se prolonger, qui se prolonge.

Parfois, quand on est dans le métro aérien, on passe tout près des appartements, et l'on voit une femme qui quitte une pièce un verre à la main, comme pour célébrer son temps et son espace. On envie sa silhouette calme et détachée, absente et cependant les rideaux ne sont pas tirés. Elle a cette façon d'aller sans aller quelque part. Un verre de vin à la main, on a en soi ces images anciennes entr'aperçues, cette maîtrise devinée, toutes ces voluptés lointaines découpées par le trafic.

On ne prend pas un verre. On garde un verre dans sa main. On a goûté le vin à peine, ou pas, on ne s'en souvient plus, ce n'est vraiment pas ce qui compte. Il s'agit de tenir, de retenir, de différer, de ne rien entamer, le jeu est là. Comment vient ce pouvoir ? À tout instant du jour, au plus noir de chaque insomnie, on s'est senti avalé par le temps. Et voilà qu'on commande, simplement parce que le vin est à portée, que l'on n'engloutit pas, qu'on se refuse même à déguster, même à humer. C'est si bon

d'inventer cette distance de la coupe aux lèvres.
Mais le plaisir n'est pas en cause ; le vin ne sera
pas meilleur de toute cette attente. Ce qui est
bien c'est d'être soi, que la main soit si ronde,
que l'on devienne l'élégance un peu flatteuse
d'un geste faussement distrait, l'éternité d'une
soif qui jamais ne s'éteint.

Mémoire sur le bout du doigt

L'index se promène sur l'écran de la tablette ou du smartphone. Des images passent. Parfois le doigt s'arrête, un sourire naît au fond des yeux. Un peu de passé proche vient à la surface. Étrange, cette façon de faire naître et d'abolir. Il y a une extrême précaution dans le principe. Une incantation de la surface. Une caresse étrange, du bout d'un seul doigt. On n'exhume pas. On ne consulte pas. On apprivoise.

On dirait bien que le smartphone ou la tablette ont changé la nature de la mémoire. La scène n'est pas miraculeuse : elle a été ordonnée, désirée. Les souvenirs semblent obéir. Mais ce n'est pas du tout comme une photo que l'on tient, que l'on oriente, qu'on colle aux quatre coins. La vie est là, mais de l'autre côté de la paroi. Le doigt qui la suscite, qui l'invite et la fait disparaître,

ce doigt-là ne fait que semblant de commander. Il touche sans toucher, il vénère, il effleure. Il voudrait peser toujours moins, s'effacer, devenir juste un souffle.

Du coup, c'est le passé, qui semble mis en cause. A-t-on vécu vraiment ou n'a-t-on fait que frôler sans atteindre ? Il y a une résignation dans ce cérémonial infinitésimal, dans ce silence. Du bout du doigt, on ne peut qu'approcher. Ou pas même. Il reste comme un doute dans cette proximité si lointaine. On fait glisser sur un miroir ceux qu'on a cru tenir, tout ce qu'on a cru faire. Du bout de ce seul doigt qui ne veut rien effaroucher, rien ne coûte plus rien.

On découvre comme un raffinement de soi-même ; comme une lassitude aussi, par trop d'évanescence. C'est tellement parfait, tellement détaché. Les enfants, les amours, les paysages aimés se succèdent à l'horizontale, tracent un sillage sur la patinoire et s'envolent et se noient. Du bout du bout du doigt sous le glacier de la paroi.

La sagesse du pointeur

À la pétanque, le tireur est la vedette. D'un lancer ample et vif, il bouleverse les valeurs établies, envoie caramboler la boule qui « tenait », celle qui se trouvait tout près du cochonnet. Un son clair, triomphant, signe la perfection de son tir. D'une tout autre essence est la philosophie du pointeur. Il incarne la modestie, la relativité dans le succès. Pour lui, il s'agit seulement d'approcher. Il ne nie pas le sol, mais s'en fait un allié. Il s'accommode. Quand il s'accroupit dans le cercle où les pieds sont « tanqués », bien parallèles et sages, il prend le temps qu'il faut pour examiner chaque aspérité, chaque méplat de la surface, chaque piège. Il semble infiniment perplexe, attentionné. Son regard est celui du joueur d'échecs, de l'étudiant en trigonométrie séchant sur un problème. Quel est le chemin ?

Question de moine zen. Les voies du salut sont étroites.

Le pointeur fait tressauter la boule dans sa main. L'action sera la quintessence de son attente. Il touche à l'immobilité complète. Il y aura juste un mouvement de son poignet, quand le moment sera venu. Il s'agit moins de lancer que de retenir, et, plus subtil, de lancer en retenant. C'est la définition même de la vie. Choisir la liberté qui mène vers le but. La boule tourne dans l'espace, freinée par la rétention de l'élan qui l'a propulsée à regret. Elle touche le sol avec un bruit infime et mat, continue de rouler, d'appriivoiser le sens de son projet. Elle avance sur le terrain très plat, mais si loin d'être lisse – nous sommes sur terre. À la fin de la course, le destin se joue dans la décantation de la lenteur. Les adversaires et les coéquipiers s'approchent. Le pointeur reste en retrait, une petite moue aux lèvres, qui semble concéder : oui, pas trop mal, elle a pris, mais il y a encore de la place. Si le tireur adverse décide d'honorer cette approche en tentant aussitôt de la détruire, s'il y parvient, le pointeur ne perd pas patience, et puise en lui une concentration plus intense, davantage de réflexion, une retenue plus consommée. C'est bien la vie. Il faut toujours recommencer. Au bout de la partie, la boule qui fait gagner n'est jamais parfaite.

Quelle autorité !

Ça fait bien un quart d'heure qu'on est installés. Toutes les tables autour sont occupées. La musique des conversations a pris cette ampleur sereine qui s'installe quand les plats sont servis, qu'en incidente un des convives salue la fraîcheur des petits légumes. On ne s'est d'abord guère inquiétés, on n'est pas si pressés. Mais quand même, l'obstination du serveur à ne pas nous voir commence insidieusement à peser. On lui jette quelques coups d'œil à la dérobée, sans cesser le récit de notre anecdote. C'est tout un art, cette fébrilité sélective du garçon, attentif aux plus petits détails concernant les tables qu'il a déjà « en main », et frappé de cécité quant aux nouveaux clients, pas encore accueillis, pas encore bienvenus.

Ne pas être servi est une chose. Voir que les autres voient que vous n'êtes pas servi en est une autre. Dans le jeu des regards obliques, c'est cette infime pression-là qui va vous décider à tenter un geste. À trop subir, vous en viendriez à susciter la commisération, à frôler la déchéance. Alors vous levez une main qui se veut à la fois discrète et impérieuse – et ce n'est pas facile. Trop timide, votre signal sera noyé dans l'effervescence de la brasserie, provoquera la pitié conciliante de la table la plus proche, sans atteindre l'impavidité perverse du serveur. Trop énergique, votre bras brandi sera vulgaire, ridicule s'il n'est pas suivi d'effet, et désagréable pour votre commensal dont vous semblerez ne plus écouter les propos. Et puis vous ne souhaitez pas créer un rapport de force. Une bienveillance réciproque avec l'établissement reste espérée, ou doit se feindre.

Vous rapprochez la main de vos lèvres avec une espèce de suspension, d'hésitation, de lassitude découragée. C'est à cet instant-là, évidemment, que le garçon vous découvre, cligne des yeux dans votre direction comme si un nuage de brume vous avait caché jusqu'alors. Pour modérer l'audace de votre appel, vous irez chercher le timbre le plus suave et policé dont votre voix peut se nuancer pour demander : « Est-ce qu'on pourrait avoir la carte ? »

Prurit de l'autosatisfaction

L'homme content de lui. Dans un fauteuil presque toujours, sur une chaise à la rigueur. Il croise une jambe sur l'autre, à angle droit. Au début de la discussion, il se tient simplement la cheville, avance un peu le dos. Il semble à l'aise, pas pressé. Mais plus il parle, et plus ça le démange. Pourtant sa voix est bien posée, son écoute souriante et des plus conciliantes. Mais il joue avec l'entrebâillement de sa chaussette, et bientôt y engage l'index. Souvent, son uniforme est celui de la demi-décontraction corsetée : l'homme à responsabilité cravatée, mais qui a tombé la veste. Sa jambe de pantalon légèrement remontée découvre une zone blanche et lisse. Il serait injuste de parler d'exhibitionnisme – à peine d'un léger relâchement. Quand il écoute, son doigt ne bouge pas. Mais quand il

parle, c'est plus fort que lui. Il ébauche d'abord une caresse, puis il commence indiscutablement à se gratter. On ne sait pas s'il veut se libérer du carcan de son costume, mais une chose est sûre : il aime sa chaussette. Il n'a l'a pas choisie par hasard, ou plus probablement on ne la lui a pas choisie par hasard.

Y a-t-il volupté ? A priori, on dirait bien que oui. Le gratouillis semble proportionné au désir de briller dans l'anecdote, au plaisir d'atteindre les confins de la sagacité. Quand même, cela devient bien insistant. En face, aucune opposition, rien à contrecarrer. Insidieusement pourtant, l'autosatisfaction devient auto-irritation, comme s'il s'agissait de se laisser aller à encourager un étrange eczéma. Les fourmis titillent à l'intérieur, et la peau parle, ne laisse pas de répit. Il se voulait du bien. Il se révèle, il se dérange.

Journal d'un homme heureux
Seuil, 2016
et « Points », n° P4687

Et vous avez eu beau temps ?
La perfidie ordinaire des petites phrases
Seuil, 2017
et « Points », n° P4932

EN COLLABORATION AVEC MARTINE DELERM

Les chemins nous inventent
Stock, 1997
et « Le Livre de poche », n° 14584

Fragiles
Seuil, 2001 et 2010
et « Points », n° P1277

Les Glaces du Chimborazo
Magnard Jeunesse, 2002, 2004

Paris, l'instant
Fayard, 2002
et « Le Livre de poche », n° 30054

Elle s'appelait Marine
Gallimard Jeunesse, « Folio Junior », n° 901, 2007

Traces
Fayard, 2008
et « Le Livre de poche », n° 32381

Secrets d'albums
Seuil, 2016

POUR LA JEUNESSE

En pleine lucarne
Milan, 1995, 1998
et « Folio Junior », n° 1215

C'est bien
Milan, 1995
et Milan poche, « Tranche de vie », n° 37

Sortilège au Muséum
(illustrations de Stéphane Girel)
Magnard, 1996, 2004
et « Folio Junior », n° 1707

La Malédiction des ruines
Magnard, 1997, 2006

C'est toujours bien !
Milan, 1998
et Milan poche, « Tranche de vie », n° 40

Ce voyage
Gallimard Jeunesse, 2005

C'est trop bien
Milan, 2017